

PENSER LE DRAME ÉCOLOGIQUE AVEC JACQUES ELLUL

PATRICK CHASTENET

Professeur émérite en sciences politique, Université de Bordeaux
Président de l'association internationale Jacques Ellul



**FONDATION
DE L'ÉCOLOGIE
POLITIQUE**



L'AUTEUR

Patrick Chastenet est professeur en science politique à l'université de Bordeaux où il dispense depuis 2009 un cours sur les pensées politiques écologistes. Il collabore à divers périodiques et préside l'Association internationale Jacques Ellul. Il a publié une vingtaine d'ouvrages dont *Introduction à Jacques Ellul* (La Découverte, « Repères », 2019) et *Les racines libertaires de l'écologie politique* (L'échappée, 2024)



LA FONDATION DE L'ÉCOLOGIE POLITIQUE

La Fondation de l'Écologie Politique est une fondation reconnue d'utilité publique, fondée en 2012. Son siège est situé au 31-33 rue de la Colonie, 75013 Paris.

Président : Cédric Villani

Directeur : Kévin Puisieux

Les travaux publiés par la Fondation de l'Écologie Politique présentent les opinions de leurs auteur.e.s et ne reflètent pas nécessairement la position de la Fondation en tant qu'institution.

PENSER LE DRAME ÉCOLOGIQUE AVEC JACQUES ELLUL

Avril 2024

« Il faut poser comme principe, comme limite absolue, que l'on ne peut pas continuer une croissance infinie dans un milieu fini ». (Jacques Ellul)

Jacques Ellul (1912-1994), historien du droit, théologien protestant et sociologue, est surtout connu pour ses travaux sur la technique et la propagande. Avec Bernard Charbonneau (1910-1996), il mérite pourtant le qualificatif de précurseur de l'écologie politique en France pour avoir, au milieu des années 1930, posé les jalons d'une société limitant volontairement sa croissance économique. Sa critique de la raison technique préfigure celle de l'artificialisme de la société de consommation menée à partir des années 1960. Sa pensée se trouve par ailleurs à l'origine de la « conversion » à l'écologie de plusieurs leaders écologistes - José Bové, Noël Mamère, Pierre Hurmic, etc. - et de nombreux anonymes œuvrant dans les associations et ONG. L'une des originalités de sa démarche est d'avoir analysé la crise écologique en termes éthique et politique, sur deux registres séparés - sociologique et théologique - mais en relation dialectique.

Le concept de limite se trouve au cœur de l'approche ellulienne de la question écologique, tant au plan sociologique qu'au plan théologique. Il commence par décrire cliniquement les impasses de la société technindustrielle avant de leur opposer une alternative, une conduite incarnée, un projet à taille humaine. Lorsqu'il s'adresse en propre aux chrétiens, il leur dit que la question de la protection du milieu est inséparable de celle de la puissance technique et de la limitation de ses moyens. Pour tenter de conjurer la catastrophe écologique présente et à venir, Ellul met à la disposition de tous une sociologie critique pour limiter la croissance économique et -à destination des chrétiens - une théologie biblique invitant à limiter la puissance technique.

I - UNE SOCIOLOGIE CRITIQUE INVITANT À LIMITER LA CROISSANCE ÉCONOMIQUE

Ellul dénonce l'approche technocratique du rapport de l'homme à son environnement qui, au nom de l'intérêt général, maltraite les populations locales tout en saccageant la nature. Il conteste le principe même d'une politique de défense de l'environnement qui prétend protéger la planète sans renoncer à la croissance. À défaut de pouvoir empêcher l'élimination de la nature, Ellul nous invite à agir pour limiter l'ampleur des destructions.

I.1 - Limiter le « déménagement » du territoire

Ellul s'est engagé personnellement pour limiter la démesure technicienne, la course au gigantisme, le développement exponentiel, l'accélération sous toutes ses formes, la croissance économique. Ce citoyen amoureux de montagne, de forêt et de mer apprit avant et durant l'Occupation à aimer la campagne et ses paysans. C'est souvent en leur nom qu'il batailla contre l'implantation de centrales nucléaires ou ce que l'on n'appelait pas encore les grands projets inutiles et imposés. Son premier combat d'envergure nationale eut lieu, après la Libération, contre la construction du barrage du Chevril. Ellul se fait l'avocat du local contre le national, du droit contre l'arbitraire, des usagers contre l'administration, des petits contre les gros. Lorsqu'il croise le fer avec la Mission interministérielle d'aménagement de la côte aquitaine (MIACA), il retrouve son ardeur juvénile car cet organisme concentre à ses yeux toutes les tares du technocapitalisme. Jouant un rôle de contre-expertise, le Comité de défense de la côte aquitaine (CDCA) s'oppose au bétonnage généralisé, au tourisme de masse et à la balnéarisation de la façade atlantique avec son cortège d'hôtels, de golfs, de voies rapides, de supermarchés, de ports de plaisance et de marinas. De 1973 à 1979, il préside cette association en alternance avec Charbonneau. Il multiplie réunions et tribunes afin d'alerter l'opinion des effets de la surpopulation estivale sur le bassin d'Arcachon, les lacs et les forêts. Peu convaincu par l'argument économique voulant que le tourisme de masse enrichisse les habitants à l'année, Ellul voit dans les projets de la MIACA une aubaine pour les constructeurs et les promoteurs, ainsi qu'une occasion pour les maires de financer des équipements aussi dispendieux qu'inutiles. Mauvaise foi, politique du coup parti et arrogance technocratique, il n'a pas de mots assez durs pour désigner les méthodes de cette bureaucratie au service du capitalisme.

I.2 - Limiter la déforestation

Ellul s'est mobilisé également pour limiter la déforestation, tant à l'échelon local (au niveau du quartier) qu'à l'échelon régional (les Landes de Gascogne). Son écologie est foncièrement humaine, dans le sens où elle replace toujours la personne – l'habitant, l'utilisateur, le forestier, le paysan – au cœur du dispositif. Lorsque ce randonneur entend le ministre de l'Environnement se vanter que la bataille de la forêt est gagnée car on a augmenté l'étendue de la surface boisée, il émet deux sortes de critiques. D'abord, que l'on fait pousser des résineux à croissance rapide, bien adaptés à la fabrication de pâte à papier, au détriment des feuillus qui produisent pourtant plus d'oxygène. Ensuite, que l'on plante ces arbres en ligne, par commodité, ce qui ne freine pas l'érosion. Mais surtout, les statistiques ministérielles portent sur les forêts stricto sensu et ignorent l'arbre isolé que l'on rencontre dans les villes, villages et boqueteaux. Il faut renverser le proverbe car c'est la forêt qui cache l'arbre. La forêt au sens de l'ONF progresse mais l'arbre isolé est partout menacé par l'urbanisation.

Ellul regrettait que la forêt soit désormais inhabitée. À l'occasion des tragiques incendies estivaux, il jugeait inadaptée la politique de prévention. Sous prétexte que le feu peut naître dans les broussailles des sous-bois, des engins motorisés mettent des terrains à nu à l'exception des pins alors que les feuillus pourraient protéger des flammes. En réalité, le feu prend provient généralement de gestes criminels ou de touristes inexpérimentés. Dans les deux cas, il suffirait de repeupler la forêt désertée en raison de la disparition des petits métiers, tels les charbonniers, les résiniers et les gemmeurs. Ce choix de société nécessitait une politique volontariste valorisant le retour à la terre et l'amour de la nature, au besoin en subventionnant l'installation de chômeurs. Une fois formés, ces nouveaux forestiers seraient plus efficaces contre les incendies que tous les bulldozers et les canadiens réunis. Malheureusement, déplorait-il, on désertifie la forêt comme l'on sacrifie la campagne en fermant les écoles, les bureaux de poste et les lignes de chemins de fer. Il souhaitait voir les forestiers revenir vivre dans la forêt et les agriculteurs rester des paysans.

I.3 - Limiter l'exode rural

Ellul s'opposait aux pouvoirs publics, aux firmes et aux banques qui sacrifiaient la paysannerie en encourageant la monoculture et une agro-industrie provoquant l'épuisement des sols, le malheur des bêtes et la ruine des petits exploitants. Un leitmotiv revient dans son discours : en finir avec la centralisation et rééquilibrer la relation ville/campagne. Il garde à l'esprit que le progrès du machinisme se fait au détriment des emplois agricoles. Citant l'exemple du bocage, il note qu'on a arraché les haies pour faciliter le passage des machines. On s'est rendu compte ensuite que les haies étaient indispensables pour freiner le vent, faciliter l'irrigation, faire vivre des espèces d'oiseaux utiles aux cultures. Mais pour les comptables, le bocage a le défaut d'être gourmand en main-d'œuvre alors qu'Ellul veut sortir du cercle magique de la compétitivité à tout prix. En son nom, on a précipité la ruine des agriculteurs et détruit la culture paysanne, créatrice de traditions autant que de paysages humanisés. Les premières ont disparu tandis que les seconds ont laissé la place à des routes, des lotissements et des équipements touristiques. Loin d'avoir été combattu, l'exode rural spontané a été encouragé par une politique folle poussant à la surexploitation des terres et à la monoculture. Le gouvernement a favorisé l'agro-industrie qui suppose concentration, très grandes propriétés, engrais et gros équipement mais aussi un endettement à la limite du supportable. Outre la question de l'épuisement des sols et du malheur des bêtes élevées en batterie, Ellul s'étonne de voir baisser le revenu net des exploitants alors que le volume national de la production augmente, au point de voir du lait, des fruits et légumes déversés devant les préfectures. C'est donc toujours la dimension humaine qui l'accable. Il regrettait qu'en France l'on soit passé de trois millions d'exploitations agricoles en 1938 à moins d'un million en 1988. Cette tendance s'est d'ailleurs confirmée car ce chiffre était évalué à 390 000 en 2021, soit moins de 1,5% de la population active.

I.4 - Penser à contre-courant

Dans *La Technique ou l'enjeu du siècle* (1954), Ellul a montré qu'un milieu naturel technicisé recouvrait le milieu naturel dont l'homme a besoin pour éprouver concrètement sa liberté. Si en éthicien il n'a jamais cessé de dire qu'il ne croyait pas à l'existence d'une nature humaine intangible, si en historien il a constamment rappelé que la plupart des paysages qui nous semblent aujourd'hui naturels avaient subi l'empreinte humaine, si son intention n'était pas

de placer la nature sous cloche, pas même de créer des réserves naturelles ou des sites protégés pour les promenades dominicales, son écologisme n'en était pas moins radical. Il avait vu le caractère illusoire et dilatoire des politiques de protection de l'environnement alors que pour instaurer des conditions de vie naturelles au sein de nos sociétés il fallait rompre avec la logique techno-industrielle sur laquelle elles reposaient.

En plein green rush, Ellul était conscient de penser à contre-courant en semblant vouloir brûler ce qu'il défendait en solitaire vingt ans plus tôt. La formule « protection de l'environnement » lui déplaisait car elle présupposait un environnement « traditionnel » à préserver, ce qui passait par une lutte contre les pollutions et une protection théorique de la nature à titre d'échantillon, via les parcs nationaux et les réserves. Or, ces décors dits naturels n'ont rien à voir avec l'environnement réel de l'homme moderne. Ce sont des lieux d'excursion remplissant une fonction d'exutoire. L'environnement de la majorité de nos contemporains est avant tout urbain et technicisé. En outre, le mensonge des politiques publiques de défense de l'environnement consiste à faire passer la pollution pour une simple bavure alors qu'elle est un trait consubstantiel de nos sociétés techno-industrielles. Une vraie protection de l'environnement suppose, selon lui, une remise en cause radicale de la croissance économique sinon elle n'est qu'illusions et faux-semblants.

I.5 - Limiter la croissance

Ellul n'a pas attendu la création des Amis de la Terre (1971), la publication du rapport Meadows : *The Limits to Growth* (1972), la candidature de René Dumont à l'élection présidentielle (1974) pour penser le rapport de l'homme à la nature. Son manifeste personnaliste – corédigé avec Bernard Charbonneau – prévoyait déjà un contrôle de la technique destiné à entraver certaines productions dont « *l'accroissement serait inutile au point de vue humain* ». Ce texte de 1935 préconisait le remplacement du travail salarié au profit d'une allocation universelle. Il défendait la thèse selon laquelle la croissance économique n'était pas synonyme de développement humain. Cette idée était reprise dans la conclusion intitulée : « *Une cité ascétique pour que l'homme vive* », considérée par un historien Canadien comme la « première proposition occidentale moderne d'une limitation volontaire de la croissance économique ». Il s'agissait d'assurer à tous les individus un « minimum de vie équilibré », à la fois matériel et spirituel. On peut déjà pointer ici deux éléments qui deviendront des invariants du discours écologiste à partir des années 1970 : la défense de la qualité de la vie et le principe de solidarité sociale. Une société juste ne peut s'accommoder ni de l'extrême pauvreté, ni de l'extrême richesse. On parlera alors de société de consommation et de société duale. Ellul jugeait superficielles les thèses exposées dans *Halte à la croissance ?* Il replaçait la question des limites de la croissance dans le cadre de l'accumulation capitaliste, à la suite de Marx et de Rosa Luxembourg. Aujourd'hui, disait-il, ce n'est plus la limite à l'accumulation du capital qui menace les régimes capitalistes mais les limites relatives à l'épuisement des matières premières, à l'exploitation des ressources naturelles et à la survie de la planète. Lorsqu'au début des années 1980 frappe la récession, pour se faire comprendre du grand public, Ellul illustre par une métaphore ce qui sépare la limitation progressive et maîtrisée de la croissance – qu'il appelait de ses vœux – de cette crise économique brutale. Une voiture va trop vite, soit le conducteur freine en douceur et s'arrête sans dommages, soit il continue d'accélérer pour finalement percuter le mur.

Par ailleurs, Ellul a toujours contesté la pertinence du programme d'équipement électronucléaire de la France, aux plans local et national, refusant même la distinction entre l'atome civil et militaire. La croissance des besoins en énergie invoquée par EDF lui semble

fallacieuse au regard des gaspillages publics et privés constatés. La crise du pétrole est tombée à pic pour justifier l'accélération de la construction de centrales nucléaires alors qu'il y avait là, selon lui, une opportunité de réduire notre dépendance au-delà des énergies fossiles. Ellul évoque aussi le stockage problématique des déchets radioactifs dans les océans et, douze ans avant Tchernobyl, le risque d'un accident majeur. Près de vingt ans avant le sommet de Rio (1992), il pose le principe de précaution : « *C'est un pari stupide. Quand les inconvénients hypothétiques sont plus grands que les avantages espérés, il ne faut pas tenter l'opération* ». En Gironde, il apporte son soutien aux militants écologistes qui, en 1977, avaient volé le dossier administratif d'enquête d'utilité publique pour alerter l'opinion des dangers du nucléaire. La mobilisation fut cependant insuffisante pour stopper la construction de la centrale de Braud-et-Saint-Louis située à une quarantaine de kilomètres à vol d'oiseau de Bordeaux. Mais à propos de la désintégration de l'atome, dès le bombardement d'Hiroshima, en 1945, Ellul avait posé en tant que chrétien la question des limites de la science. Il avait été choqué de voir la quasi-totalité des théologiens communier dans la célébration du Progrès. Or, non seulement il désapprouve la maxime machiavéenne selon laquelle la force est juste lorsqu'elle est nécessaire, mais ce protestant réformé prône une éthique de la non puissance. En effet, c'est aussi en tant que chrétien qu'il pose la question de la limite de l'emprise humaine sur la nature. Jusqu'où peut-on aller ?

II - UNE THÉOLOGIE BIBLIQUE INVITANT À LIMITER LA PUISSANCE TECHNICIENNE

L'auteur d'*Éthique de la sainteté* a toujours dit qu'il n'existait pas de nature humaine constante mais, en même temps, « *ce qui [lui] paraît spécifier l'humain, c'est justement cette possibilité qui lui est donnée de se fixer lui-même des limites* ». S'agit-il là d'une simple aporie ou l'expression de la pensée ellulienne reflétant le mouvement dialectique de la Bible ?

II.1 - Le christianisme est à la fois négateur et producteur de limites

L'homme ne s'affirme à la fois comme homme et comme créature que lorsqu'il invente la règle : « Tu ne tueras pas ». C'est ce qui le différencie des autres animaux. Au lieu de se soumettre à la brutalité « naturelle », l'homme décide, contre la nature, de la limiter, par le biais du droit, de la politesse, de la maîtrise de soi. L'humanité atteste alors la grâce de Dieu en prenant cette distance par rapport à ce que l'on nomme « le naturel ». Puisqu'il n'existe pas de nature humaine constante, nous dit Ellul, il est impossible de fonder sur elle une idée de limite. Dans ces conditions, l'homme peut-il tout faire ou bien est-il limité ? Existe-t-il des limites préfixées, un domaine sacré ? Non, répond Ellul après avoir passé en revue trois questions toujours d'actualité : la structure même de la matière via la désintégration de l'atome, la fabrication artificielle du vivant via le bébé-épreuve, l'équilibre écologique. La désacralisation du monde par la révélation du Dieu biblique est le point de départ de toute liberté. A l'instar de Luther qui affirmait que l'homme est à la fois pécheur et justifié, Ellul rappelle deux vérités bibliques. Premièrement, tout Homme est pécheur. Il doit continuer d'agir tout en sachant que le mal est mêlé à ce qu'il produit. Deuxièmement, il ne doit pas oublier qu'en Jésus-Christ, tout péché est pardonné. Toute liberté d'action est donnée à l'Homme. Il n'y a pas de limite et pourtant l'on distingue plusieurs catégories de limites dans la Bible. Les limites objectives (Ancien testament/Loi) et les limites subjectives (Nouveau Testament/Foi), les limites posées par Dieu et celles à inventer par l'Homme, les limites

explicites et les limites qualifiées par Ellul d'étranges, les limites écartées par le judéo-christianisme et celles posées par Jésus-Christ, les limites dans la Création et les limites dans l'Alliance, les « limites commandements » et les limites à découvrir par l'Homme.

En affirmant un transcendant absolu, le Dieu d'Israël a détruit le sacré posé par l'Homme dans la nature et toutes les limites originelles à l'emprise humaine. Il a repoussé comme autant de superstitions les tabous d'un monde désormais composé de choses et non plus de divinités magiques peuplant les forêts, les montagnes et les sources. Vivant dans un univers sacré, l'Homme se savait limité. Le christianisme a rompu cet équilibre en désacralisant le monde, en déritualisant la religion. L'Homme s'est alors retrouvé dans un monde de plus en plus explicable mais vide de sens. La thèse de Max Weber du désenchantement du monde devenue instrument à charge contre l'Occident chrétien sous la plume de Lynn White et de Carl Amery inspire à Ellul deux remarques :

1. Le judéo-christianisme a joué historiquement dans les deux sens. Il a libéré l'Homme de ses croyances magico-religieuses et rendu possible l'essor de la science et de la technique mais, aujourd'hui, il passe pour être responsable du désastre écologique pour avoir favorisé la démesure. Mais il ne faudrait pas en réaction verser dans un rousseauisme illusoire. Le sacré protégeait la nature mais en même temps il agissait tant au profit de l'Homme qu'à son détriment.
2. Le sacré a réinvesti le christianisme devenu une religion monothéiste. L'Homme s'est aliéné par son propre moyen de libération. En transférant toute la sacralité sur le facteur de désacralisation qu'est la technique, il s'est laissé posséder par une nouvelle puissance. Pourtant, précise Ellul, si Dieu récuse les limites a priori, ce n'est pas au profit d'une incohérence puisque l'on trouve des limites à la fois dans la Création et dans l'Alliance.

II. 2 - Les limites dans La Création et les limites dans l'Alliance

1. Les limites dans la Création

Les récits bibliques de la Création sont donnés pour attester la présence d'un créateur. C'est un Dieu constamment présent et en même temps soucieux de la liberté de celui qu'il a voulu son libre répondant au milieu de la création. La présence du Créateur est la limite même. Mais ce n'est pas une limite externe que ce Créateur veut imposer comme celle du jardin d'Éden. C'est une simple limite de parole. Dieu ne pose pas de limites objectives et immuables. C'est à une découverte des limites dans la relation avec ce Créateur que l'Homme est appelé. Il s'agit d'une autolimitation.

2. Les limites dans l'Alliance

L'Alliance n'est pas un blanc-seing accordé à l'Homme. La vision d'un élu de Dieu placé au sommet de la création pour en disposer sans limite est rigoureusement inexacte. Chaque alliance est composée de l'acte d'élection, de grâce, de libération posé par Dieu mais aussi de la Loi de l'alliance, de la volonté de Dieu à laquelle l'Homme est appelé à obéir. Il ne s'agit pas de limites infranchissables mais des conditions pour que la vie soit possible. Tous les moyens ne sont pas bons. L'Homme est à la fois placé par Dieu dans une situation éminente mais, en même temps, dans un réseau de limites à interpréter en recherchant le sens.

II.3 - Les « limites commandements »

Parmi les « limites commandements », Ellul distingue deux orientations : celles qui visent à réduire le potentiel des moyens de l'Homme pour le sauver de lui-même ou pour sauver l'environnement et celles destinées à réduire ses moyens pour faire apparaître la puissance de Dieu. La frontière entre les deux est poreuse.

Les limites commandement visant à sauver l'Homme et son environnement.

Le Sabbat occupe une place centrale car il instaure une suspension du travail et de tous les usages techniques. Il signifie la suppression de la recherche d'efficacité et le retour vers l'adoration, c'est-à-dire le rétablissement d'une relation juste avec Dieu et libre avec la nature. Le Sabbat est une grâce qui est faite par Dieu car c'est en fonction de la condamnation d'Adam que l'Homme élabore ses techniques. Si nous consacrons notre dimanche aux écrans, nous supprimons la limite qui consistait à insérer un temps libéré de la technique dans le cours du temps technicisé socialement de la semaine. Le Sabbat est en lui-même une limite à la technique, explique Ellul, mais il n'a pas de valeur en soi. C'est seulement dans la mesure où l'on vit sa foi qu'il a un sens. Sans quoi, la technique recouvre tout. Dans la Bible, ce qui valide le travail, c'est l'institution de la cessation de ce travail.

Par ailleurs, il faut garder à l'esprit que le Sabbat est institué aussi pour les animaux (Exode 23,12). L'homme n'a pas le droit de se comporter à leur égard en propriétaire absolu. L'animal ne doit pas être exploité jusqu'à l'extrême limite de ses forces. C'est seulement après la nouvelle alliance, que l'homme est autorisé à tuer l'animal pour se nourrir et qu'il devient pour ce dernier un sujet de crainte et d'effroi. Ellul prévient que tuer un animal reste toujours à la limite du meurtre. La législation mosaïque n'est pas une coutume stupide mais le rappel de la limite de ce que l'Homme peut faire à l'animal. L'important n'est pas de croire que l'Homme ne peut manger l'animal qu'après lui avoir retiré l'âme – en le saignant – mais que Dieu a clairement voulu empêcher un usage excessif. D'ailleurs, avant le Déluge l'Homme était strictement végétarien. Devenu carnassier, l'Homme a introduit la terreur dans la Création mais il doit se souvenir que l'animal est lui aussi aimé de Dieu. Les hommes et les animaux sont promis – ensemble – au salut éternel comme en attestent le Livre de Jonas et les Livres des Prophètes. Le fait de savoir si l'animal a une âme n'a aucune importance si ce n'est permettre aux modernes de le traiter comme une machine, ou un tas de viande. Un raisonnement analogue autorisait le camp de concentration. Dénonçant comme péché explicite, dès l'aube des années 1970, l'élevage en batterie et les nouvelles méthodes d'engraissement du bétail, Ellul n'hésitait pas à comparer leurs conditions de vie « ignobles et antinaturelles » à celles des détenus dans les camps nazis.

La limite posée à l'Homme par Dieu s'étend à l'ensemble du milieu naturel, en particulier aux arbres [Deutéronome 20,19]. Dieu interdit d'abattre les arbres, y compris en cas de guerre. Dans le Lévitique, en même temps que Yahvé donne la terre aux Israélites, il affirme son droit au repos sabbatique pour la septième année. Ce n'est que lecture superficielle d'y voir la consécration d'une hypothétique pratique agronomique, alors qu'il s'agit d'instaurer une marge de liberté au sein de laquelle la terre échappe à l'emprise humaine. Dans cette marge, l'Homme n'est plus le maître et il doit restituer la nature à son véritable propriétaire s'il veut bénéficier de la protection divine. L'Ancien Testament fait dépendre la sécurité de l'homme du respect de la trêve qu'il doit accorder à la terre lors des années sabbatiques et jubilaires. Il a pour vocation de conserver et cultiver ce monde sans l'épuiser. Il n'est qu'un invité.

II.4 - Quel est le sens de ces limites aujourd'hui selon Ellul ?

Quand l'Homme franchit la limite, Dieu n'intervient pas, il laisse faire la logique des choses : « C'est notre situation actuelle dans le « drame écologique ». Nous avons déchaîné notre puissance, nous avons exploité à mort, en détruisant les espèces, les richesses, les possibilités, les équilibres naturels, les cycles, les produits. Nous avons gaspillé à une allure incroyable (...) nous avons pollué les océans alors la sécurité de l'homme n'est plus assurée. C'est exactement le point où nous en sommes » observait Ellul en 1974. Clairvoyant, il ajoutait que les appels à la raison resteraient inopérants. Faire peur, invoquer la planète laissée à nos enfants, développer des arguments scientifiques, ne provoquera pas la conversion capable d'éviter le désastre.

Les limites à découvrir par l'Homme

La leçon biblique n'est pas le rejet de toute technique. Réciproquement, les accepter toutes, surtout dans une société technicisée, est exclusif de la gloire de Dieu. La première limite est de ne pas céder à l'esprit de puissance technicienne. L'usage de la technique est-il légitime ? Quelle limite lui imposer ? Voici les questions à poser dans un univers encombré par les techniques. Quel est le dépouillement nécessaire pour que la parole de Dieu puisse se faire entendre ? C'est sur ce critère que doit s'opérer le choix des limites à opposer à la technologie. Au-delà des limites objectives données par l'Ancien Testament, il existe des limites subjectives qui reposent sur une prise de conscience. Le chrétien est appelé à les inventer. Il peut participer à des activités techniques mais à condition de ne pas se laisser dominer par elles.

Même s'il se défendait de toute apologétique, Ellul pensait que seule la foi en Christ pouvait amener à prendre au sérieux « la nature » pour changer notre comportement. Il faisait valoir que seul le Dieu biblique a pour seule désignation d'être l'amour, pour l'ensemble de sa création, dont l'homme est le miroir en même temps que l'image de Dieu dans cette création. Dieu ne peut donc pas supporter qu'elle soit ramenée au néant. Mais l'on a confondu le droit de tout faire avec celui de faire n'importe quoi. Or, la foi ne signifie pas l'impuissance mais le choix de la non puissance : le renoncement volontaire à faire tout ce que l'on pourrait faire. Ellul fonde son éthique sur l'autolimitation, sur le refus de se soumettre à la loi de Gabor voulant que tout ce qui peut être fait le sera. Le possible n'est pas nécessairement le souhaitable.

Dans la mesure où le christianisme a contribué à ruiner l'équilibre naturel, on se trouve en présence d'une situation aléatoire. Si l'Homme veut la puissance sans accepter celle de Dieu, alors aucune des limites qu'il a progressivement inventées ne tient plus. Cela tourne à la catastrophe. Les limites intériorisées par la foi ne jouent plus parce qu'elles sont récusées par l'esprit du temps. Confronté à ce qu'il définit avant tout comme un problème d'ordre spirituel, Ellul envisage quatre issues : la catastrophe dans l'anéantissement (guerre atomique ou pollution totale), une croissance démographique exponentielle produisant le chaos final, l'établissement d'un totalitarisme, ou bien une autolimitation qui suppose une reconnaissance du statut de création et un changement de comportement. « *Espérer et croire dans cette Révélation-là est la seule motivation assez forte pour que l'on puisse vouloir ses limites (en sachant le prix à payer !)* » prévenait-il au milieu des années 1970.

Conclusions

Jacques Ellul retourne l'accusation portée contre le christianisme. Ce n'est pas en respectant la parole biblique que l'Homme a provoqué la crise écologique mais c'est, au contraire, parce qu'il ne croit plus au Créateur (Dieu) qu'il se conduit de façon irresponsable envers la Nature (la création). Selon lui, le drame écologique, que l'on désigne sous le terme de crise écologique, est avant tout un problème d'ordre spirituel. Il faut faire comme si Dieu n'existait pas et que tout dépendait de nous. Le propre de l'humain n'est-il pas sa faculté de s'autolimiter, ou de s'empêcher pour parler comme Camus ? Dans un système technocapitaliste, la limite choisie permet de lier en une relation dialectique la liberté à la responsabilité. La pensée d'Ellul pourrait servir de base théorique aux socialistes libertaires et aux écologistes désireux de construire une société juste, conjuguant amour de la nature et de la liberté.



contact@fondationecolo.org



[@fondationecolo](https://twitter.com/fondationecolo)



facebook.com/fondationecolo



**FONDATION
DE L'ÉCOLOGIE
POLITIQUE**

www.fondationecolo.org